

ancien Régime

donne désenchanté des années 80, un baume d'iodé et de bord de mer, une virée au Cap-Ferret pour les huîtres, un film avec Ali Mac Graw, le froissement d'un tweed sous la pluie : pourquoi boudier le plaisir quand il est si simple ? Cette histoire d'amour entre un vieux garçon arc-bouté sur ses habitudes et une péronnelle nourrie au lait Nestlé se lit d'une traite, en humant le charme d'une époque révolue. On devine entre les lignes un appétit de voluptés menant à un mariage en blanc. On est amèrement surpris, à la fin, quand la tragédie chamboule le catalogue Pronuptia, précipitant le moment où rien ne va plus chez les heureux du monde. Alors, avec son élégante tranquillité, l'auteur nous émeut.

A force de revenir aux valeurs indémodables, avec son côté fantôme du 7^e arrondissement, Eric Neuhoff finit par être moderne. L'amour ? On n'a jamais fait mieux. ■

« La petite Française », d'Eric Neuhoff (Albin Michel, 240 pages, 89 F).

Biographie

Critique littéraire au Figaro Madame, romancier, Eric Neuhoff aime les dames anglaises, les Américains urbains et les académiciens, même expatriés ou grincheux. Il a vanté François Truffaut (« Lettre ouverte à François Truffaut », 1987), tenté le coup de feu dans le maquis littéraire (« Nos amies les lettres », 1985) et défendu le couple avec enfants (« Barbe à papa », 1995).

Le roman furieux

Biographie

Porté par un « Sentiment de la langue » qui lui valut le prix de l'essai de l'Académie française en 1993, Richard Millet est l'un des tout premiers auteurs que publia Paul Otchakovsky-Laurens dans sa maison d'édition. Son adolescence libanaise lui inspira un amour d'exilé pour la France, vécue comme une statue de la Liberté littéraire, et trois ouvrages : « L'invention du corps de saint Marc » (POL, 1983), « Beyrouth » (Champ Vallon, 1987) et « Un balcon à Beyrouth » (La Table ronde, 1994). Quant à la Corrèze, où il naquit voilà quarante-quatre ans, elle lui dicta « La gloire des Pythre », unanimement salué comme un maître livre sinon comme « le roman le plus original et le plus noir » de la rentrée 1995.

Richard Millet raconte encore son étrange paradis, le plateau de Millevaches. Vu du côté des femmes, cette fois. Stupéfiant.

PAR CLAUDE ARNAUD

Millet revient. Deux ans après l'étonnante « Gloire des Pythre » et peu après des fragments sur « L'amour mendiant » qui auraient pu rester posthumes. Avec plus de noirceur et de maestria encore, quoiqu'il reste dans ce triangle des Bermudes inscrit entre Tulle, Limoges et Ussel qu'est le plateau des Millevaches, à des années-lumière de la toile d'araignée électronique du Web.

Mais si les « Pythre » faisaient la part belle aux hommes, ce sont les femmes qui disent ici sans répit leurs attentes déçues, leurs jolies trop brèves et la fatalité qui les poussent à subir chaque soir les ruades de l'homme. Blottie au fond des causses de ce vieux monde agricole, la femme est à la fois l'origine et le terme, le fétu et la grâce de cette communauté archaïque qui n'a remis ses 4 CV et ses fourgonnettes Citroën qu'à regret, et dont les attitudes aux champs perpétuent la religiosité soumise de l'« Angélus » qu'un peintre homonyme immortalisa au siècle dernier.

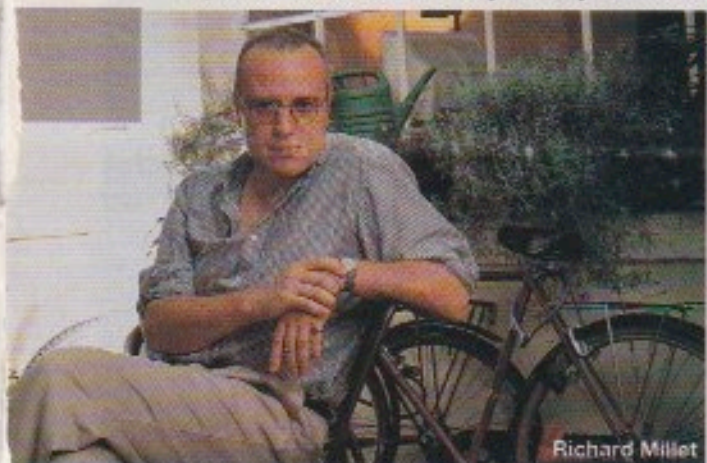
Femmes en furie allant chez le premier mâle assouvir leur besoin de grossesse. Hommes accrochés à leur supériorité de façade. Enfants-chlots s'accroupissant pour laisser des « boussades ». Négociants en vin rêvant de volupté sur les nappes à carreaux gluantes d'une cuisine sen-

tant le noisetier. A travers ces détails d'une précision hallucinante, la capacité de Millet à embrasser un terroir impressionne, d'autant qu'elle exclut tout régionalisme. Suspendue au-dessus du temps, sa prose de voyant donne l'impression qu'il pourrait décrire la trouée jaune et fumante que fit en urinant dans la neige, à l'hiver 1947, une tante qu'il n'aurait jamais connue.

C'est que le plateau de Millevaches est plus que son fief littéraire, son paradis négatif, la terre promise à rebours qu'il retourne inlassablement, comme on relève un manoir à l'identique, avec ses lampes à pétrole et ses bouillottes de métal. Chef-lieu aux résonances prophétiques de ce retour aux sources, Siom n'est-il pas l'un des rares bourgs inventés par Millet – peut-être à partir de Riom ? N'est-on pas sur un plateau encore nourri de références bibliques, comme de la mystique républicaine qu'inculquait l'institutrice, dont les confidences structurent le récit ?

Les mots restent l'unique rédemption de ces habitants aux rêves parfois cosmiques, mais qui « glènt au plus mesquin d'eux-mêmes ». Eux durent, à l'inverse du plaisir. Eux permettent d'être soi, quand on est issu d'une semence qui circule de façon anonyme, en jetant le doute sur la paternité de chacun. Eux donnent naissance à ces phrases qui sinuent et rebondissent, changent au passage de sujet et crochètent à tour de rôle les consciences.

Il y aurait dans ce roman de quoi composer trente



Richard Millet

des récits exsangues qui prétendent aujourd'hui à ce titre. Habitué à ces fictions *light* comme aux façades escalopes des hypermarchés, le lecteur cale parfois devant cette prodigieuse potée qui pourrait lui durer tout l'hiver. Mais un grand verre d'eau et il se laisse reprendre par ce torrent de lieux, d'adultères et de lignages, que Millet orchestre avec un don proustien de la surenchère, même quand il préférerait éviter de passer une nuit sur ces terres sombres.

On pourra juger Millet passéiste et regretter qu'il tourne le dos à son époque. Mais ses moyens sont si manifestes qu'il réussit à rendre inoubliable cette défunte civilisation rurale, là où d'autres auraient fini en conservateurs des arts et traditions populaires. C'est plus qu'un tombeau qu'il lui érige : un mausolée honorant ce Destin qui rend grasses les terres et fécondes les femmes, défigure les nouveau-nés et embellit les amoureuses – à cette « main courante » qu'Adam Smith voyait derrière toutes les actions du monde et que Millet n'est pas loin d'attribuer à un Dieu cruel dont il serait le scribe omniscient. ■

« L'amour des trois sœurs Piale », de Richard Millet (POL, 320 pages, 130 F).